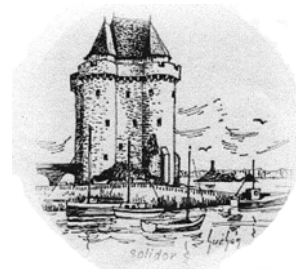


COMMUNICATION

N° 65 - Octobre 2021

CAP HORN AU LONG COURS

<http://www.caphorniersfrancais.fr>



Le mot du Président

C'est avec des jeunes marins que nous nous proposons d'embarquer pour les mois qui viennent. Ils étaient mousses ou novices et nous ont laissé des témoignages de leurs débuts dans le métier, il fallait avoir 15 ans pour partir sur un voilier cap-hornier.

Louis Obet embarque en 1868 pour un voyage du guano aux îles du Pérou. Jean-Louis Petibon, le capitaine de la *Victorine*, un 3-mâts carré en bois, est Bréhatin comme lui. Le second est son oncle Timothée Lasbleis. Le mousse est en confiance et l'écrit à sa mère. Nous ne connaissons malheureusement pas tout le voyage car Louis disparaît accidentellement au retour du voilier.

Trente ans plus tard, c'est sur un 3-mâts carré encore, mais en fer celui-là, qu'embarque Léopold Favereau, pour un voyage du nitrate au Chili. Le *Chañaral* va d'abord charger du charbon en Grande-Bretagne, à North Shields, en Mer du Nord. Au passage de Valparaiso le capitaine apprend qu'il doit décharger le charbon à Tocopilla puis à Caleta Buena. C'est là enfin qu'il prendra du nitrate, pour Ostende en Belgique. Le mousse Léopold décrit ce qu'il vit à ses parents qui sont à La Rochelle.

Yvonnick LE COAT

On parle des Cap-Horniers :

Chroniques du cap Horn entre 1850 et 1925 : des Cap-Horniers de Lanloup et des environs, par Yvonnick et Brigitte Le Coat, **samedi 6 novembre 2021 à 16 h 30**, à la salle polyvalente de Lanloup (22).

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS



Cotisation annuelle : individu 15 €, couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette
tél : 01 69 07 72 26 <mailto:by.coat@gmail.com>

Témoignage : 1868, Louis Obet (15 ans) mousse du 3-mâts *Victorine*.

Chère Mère,

Je profite de ce que c'est aujourd'hui dimanche et de ce que nous approchons de Valparaiso pour commencer cette lettre. Je vais te détailler notre voyage d'un bout à l'autre. Comme je ne t'avais rien dit dans la lettre que je t'ai écrite du Havre, je vais recommencer.

Nous sommes arrivés à Saint-Brieuc à 3 heures, nous avons été de suite à la gare et partis par le train de 4 heures, nous avons passé toute la nuit en chemin de fer, et arrivés à Honfleur le jeudi à 10 heures 1/2, nous avons pris le bateau à vapeur de Honfleur au Havre.



3-mâts carré *Victorine* (Bordes). Coll. Bordes.

Aussitôt en débarquant, sais-tu qui je trouve ? Arsène Le Bras, qui m'a conduit jusqu'à bord de la *Victorine* où j'ai remis mon coffre. Après, mon oncle Lasbleis m'a dit d'aller demander au bureau de la Marine si l'équipage de la *Victorine* avait passé le bureau. On m'a dit que oui. Le soir, mon oncle Lasbleis nous a conduits chez Madame, où nous avons payé 50 sous par jour. Le lendemain, nous avons été avec M. Petibon au bureau et nous avons eu notre argent. En sortant du bureau de la Marine j'ai rencontré Chapelain. C'est alors que je suis allé à la poste mettre 60 fr pour les envoyer à Bréhat.

Le dimanche nous sommes allés, les quatre mousses ensemble, à Notre-Dame des Flots où j'ai mis un cierge à 4 sous. C'est une jolie chapelle qui est sur une hauteur près des deux feux de la Hève. Est arrivé ce lundi où nous nous sommes déhalés à l'aide du remorqueur, le *Grand Empereur*, qui nous a conduits au-delà des Adieu au Havre pour 12 ou 15 mois.

Les deux premiers jours nous avons eu du calme, mais le troisième nous avons eu une bonne brise carabinée de vents contraires pour sortir de Manche. Le cinquième, nous avons vu la côte d'Angleterre, et enfin le huitième jour nous voilà démanchés. Alors nous avons fait route pour le Pot-au-Noir. C'est un endroit où il tombe toujours de la pluie, nous avons mis 15 jours à le passer avec des pluies continuelles. Je vous dirai aussi que la première fois que je suis monté serrer le cacatois et la perruche je n'étais pas trop fier, mais maintenant cela va sur des roulettes. J'ai été aussi larguer le grand cacatois qui est au bout du grand mât, là on a l'air gros comme une souris.

Après le Pot-au-Noir, nous sommes arrivés à la Ligne que nous avons passée un jeudi. Nous avons eu double ration et de l'endaubage. Mais puisque je te parle de manger, il faut que je te dise ce qui concerne le nôtre. Le matin, café. À midi, soupe au lard et lard. À souper, soupe aux haricots et haricots. Mais on en mange rien que pour ne pas mourir de faim. Aussi quand j'arriverai à la maison vous paraîtrez étonnés que je mange beaucoup car je te promets quand j'arriverai à la maison je me promets de manger plein mon ventre de pommes de terre et de tout. Enfin, nous avons passé le cap Horn. À l'heure où je t'écris, nous sommes dans un coup de temps, et à 8 ou 10 jours de Valparaiso.

Je reprends car nous sommes arrivés à Valparaiso hier, 27 décembre, après 82 jours de mer. Nous n'avons pas eu de mauvais temps dans ces dix derniers jours. Nous avons trouvé deux navires de la Compagnie en arrivant, le *Casimir Le Quellec* et le *Valparaiso*, dont les capitaines sont venus souper à bord le soir même.

Arsène Le Bras, qui a cherché à m'effrayer, a dit trois fois plus de mensonges que de vérité, car je te promets chère mère qu'il est impossible d'être avec un meilleur capitaine que M. Petibon. Dieu merci je suis bien avec lui, et par-dessus le marché j'ai eu quelques petites tasses de café et quelques petits verres de Riquiqui. Quant à mon oncle Lasbleis, il est impossible d'être meilleur que lui.

Écrivez-moi de suite parce que je ne suis pas sûr si nous resterons charger à Valparaiso. En tous

cas ne dites rien à personne. Embrasse Papa, Jeannie et toute la famille.

Ton fils qui t'aime
L. Obet

Témoignage : 1898, Léopold Favereau (16 ans) mousse du 3-mâts *Chañaral*.

South-Shields (G-B), le 18 octobre 1898

Me voilà enfin arrivé à Shields. Je suis en très bonne santé. J'avais maigri en commençant, mais je reprends. J'ai fait une très bonne traversée et je n'ai presque pas souffert du mal de mer : deux jours seulement et j'étais paré. Nous avons eu du vent debout tout le temps, et un jour de cape. Sans cela, il y aurait longtemps que nous serions arrivés.



3-mâts carré *Chañaral*² (Bordes). Photo Yves-Marie Bernard.

C'est bien beau de voyager ! Je suis satisfait de mon voyage. Il y a bien aussi des déboires, des moments où ce n'est pas amusant, mais je reprends très bien le bon côté. Souvent je m'étale sur le pont et il faut que je fasse des prodiges d'équilibre pour tenir mes plats. J'ai déjà monté dans la mâture, même qu'il ne faisait pas beau. Je vous assure qu'on n'est pas fier la première fois, mais je n'ai pas eu trop peur. Le bateau semble tout petit et les hommes gros comme des mouches. Le Capitaine a paru content que je sache mon compas et beaucoup de petites choses maritimes.

Il faut que je vous donne un aperçu de mon emploi du temps. Lever à cinq heures. Je sers le café au maître d'équipage et au pilote. Puis astiquage des cuivres, des couteaux. À sept heures et demie, je sers

le petit-déjeuner qui se compose de café avec du pain et du beurre. Nettoyage des chambres jusqu'à onze heures. Déjeuner. Après avoir lavé ma vaisselle, je donne la main à n'importe quoi. À cinq heures, dîner. Après la vaisselle lavée, je fais le quart jusqu'à huit heures. Dans la nuit, lorsque le vent vire de bord, on m'appelle, car là, tout le monde donne la main, même le cuisinier. J'ai mon poste au pied du grand mât.

En mer, nous avons acheté du poisson à des pêcheurs, et nous avons vu le *Valparaiso* près du Pas-de-Calais. On n'a pas le temps de s'ennuyer et il ne semble pas que l'on est loin de tout le monde. C'est comme un petit village où l'ennui ne règne pas. Le soir, les matelots dansent au son de l'accordéon accompagné de tam-tam sur des épissoirs. Le cuisinier les charme par ses chansons du matin jusqu'au soir. Il y a beau temps.

Le Dimanche, c'est le seul jour que l'on a à soi. On raccommode, on lave son linge, on se lave soi-même. Un matelot m'a appris à laver le linge. Je lave, en plus du mien, les serviettes de table et les torchons à vaisselle. Je peux à peine ouvrir mes mains qui sont comme crispées par les coupures ou par l'eau chaude et la graisse, je vais les avoir dures comme un vieux matelot. Mais, que veux-tu, pourvu que le moral soit bon, c'est le principal.

Nous sommes très bien installés dans notre cabine. J'ai mis ma malle dans une autre malle et on est plus à l'aise. Nous avons un rideau devant notre hublot, un calendrier, etc. Il me tarde d'aller à terre. Pour comprendre cette envie, il faut avoir navigué. Il me semble drôle que le bateau ne bouge plus, alors qu'il fallait des tables à roulis. Je mets tout bonnement mes assiettes sur la table. Quelque fois je suis en train de manger, toutes mes assiettes, mon verre, les bouteilles s'en vont de l'autre côté. Mais je prends ces petites misères en riant.

Le bateau est amarré sur des bouées dans la rivière. Nous avons eu la visite des employés de la Maison. Je vois maintenant, encore mieux qu'avant, combien l'Anglais est utile et je ne regrette pas d'avoir été à bord des vapeurs anglais. C'est moi qui reçois les provisions et je cause avec les fournisseurs.

Nous allons d'un bassin à l'autre. En ce moment nous sommes à côté d'un trois-mâts allemand. Il y a de toutes les nations et hier les pavillons de tous les pays flottaient ensemble.

Notre second est arrivé à bord. Deux ou trois jours après, le lieutenant tombait du haut en bas dans

la cale. Il a eu beaucoup de mal à la tête et maintenant il commence à marcher. Il était dans un triste état quand on l'a apporté. Avant le départ, le maître s'est cassé la jambe et il a été conduit à l'hôpital. C'est vraiment pas de chance que tant de choses arrivent sur le même navire. Il a été remplacé par un bon vieux matelot.

Presque tous les jours nous avons des invités, et quand il y a six invités, je t'assure qu'il faut que je me débrouille. Je coupe la soupe, je fais la salade en plus. Il est vrai que le novice me donne un peu la main, mais c'est égal.

J'ai reçu avec plaisir vos lettres. Elles me sont arrivées en même temps. Je les attendais avec anxiété, et je vous assure que les détails m'ont aussi intéressé.

Le mousse s'en sort !

En quittant l'Angleterre fin 1898, le mousse Léopold Favereau, faillit faire un plongeon de quarante mètres. Il était à plat ventre sur la vergue du grand cacatois et se penchait fort en avant pour empoigner la toile. Sous l'effet du tangage, ses bottes se décrochèrent du marchepied et il bascula dans le vide. Par miracle il tomba debout juste sur la vergue du dessous et s'accrocha à la balancine à portée de main. Le capitaine, Léon Plusquellec, de Bréhat, qui surveillait la manœuvre depuis la dunette, avait vu la pirouette mais ne dit rien sur le moment pour ne pas affoler son mousse. Le soir, au souper, il se contenta de dire : « je n'aime pas qu'on s'amuse à faire des tours d'acrobatie dans la mâture ». Léopold comprit l'avertissement : « j'ai piqué le nez dans mes fayots » expliquait-il à ses enfants.

Tocopilla (Chili), le 7 janvier 1899

Nous sommes arrivés hier, mais nous avons été occupés toute la journée. Aussi je profite d'un petit moment pour vous envoyer de mes nouvelles. J'ai reçu vos lettres datées du 29 et 30 octobre, elles étaient de North Shields, le courtier me les a fait parvenir jusqu'ici. Tocopilla est un joli petit port qui se trouve entre Iquique et Antofagasta. Il y a plusieurs 3-mâts anglais, rien que des 3-mâts anglais.

Nous avons fait une bonne traversée, et courte en proportion : nous avons mis 91 jours. Un jour de moins, nous gagnions la prime¹. Nous avons passé par Valparaiso où nous avons pris des ordres² pour ici. La traversée a été bonne, surtout au cap Horn où nous n'avons pas eu trop mauvais temps. Je t'assure qu'il y a des moments qui ne sont pas drôles, mais aussitôt qu'il fait beau on oublie ses peines.

Au passage de la Ligne, il y a eu un baptême dans les règles. J'ai été baptisé : on m'a mis dans une baille, à cheval sur une planche. Puis on m'a

¹ Les voiliers arrivant à Valparaiso en moins de 90 jours recevaient une prime.

² Par le sémaphore de Curaumilla, à Valparaiso, les armateurs donnaient aux voiliers les ordres pour leur destination au Chili.

barbouillé la figure avec de la suie. Avec un rasoir énorme on m'a raclé la figure. Puis on a tiré la planche, alors je suis tombé dans la baille et des jets d'eau venant de tous côtés m'ont arrosé. Mais je n'étais pas seul : cinq ou six m'accompagnaient. Il y avait le Père la Ligne avec un chapeau énorme, une barbe faite avec des fils de caret. Puis on faisait voir la Ligne à travers une bouteille et, au moment où on s'y attend le moins, on tire le bouchon, et l'eau que contient la bouteille te coule dans la figure. Cela est accompagné de musique.



Les mousses du 4-mâts *Marthe*² ont déchargé du charbon !
Photo Capitaine Yves-Marie Bernard.

Au cap, nous avons eu un bon coup de temps où notre petit foc et le volant de fougue ont été déchirés. On n'est pas bien à son aise dans ces mauvais temps, on est fatigué d'un rien. Ce roulis vous tue, car il est si fort qu'on ne peut tenir sur le pont. Une nuit, j'étais de quart sur la dunette, je n'avais pas chaud et j'avais voulu prendre un paletot. Je descends l'échelle de la dunette lorsqu'un paquet de mer arrive sur le pont, arrache l'échelle sous mes pieds, et je reste accroché. Je me tenais bien. L'eau me montait au-dessus de la tête. Pendant un moment je ne respirais plus. J'ai été tout mouillé quoique j'avais mon ciré et mes bottes. On ne peut se figurer la force de la mer ! Lorsqu'on voit ces lames s'affaler sur le pont avec un bruit de tonnerre, l'eau s'en aller de bâbord à tribord faisant des cascades, c'est beau à la fois et terrible, surtout les

premiers temps. Le gaillard d'avant s'enfonce dans l'eau, on dirait qu'il ne va plus se relever. À propos de ne pas pouvoir se tenir, c'est là qu'il ne fait pas beau. Pour halier bas un foc, nous nous sommes mis tout l'équipage. Il y a des hommes qui ne peuvent pas dormir dans ce mauvais temps, moi pas. Enfin, en résumé, tout a été bien et tout va bien.

On a commencé le déchargement. C'est très dur. Je suis dans la cale, employé à crocher et à décrocher les mannes de charbon. Robin travaille, ainsi que tout le monde. Je mange de la poussière. Le soir, nous nous lavons, et il y a dur à décrasser. Ce n'est pas très amusant de faire le débardeur, mais enfin j'en prends vite mon parti. Nous irons sans doute finir notre déchargement à Iquique où nous prendrons notre salpêtre. On se lève le matin à cinq heures pour laver le pont. À 6 heures, déchargement jusqu'à midi. À 1 heure on recommence jusqu'à 6 heures. Tu vois qu'on est bien employé, et le soir on est rudement fatigué. Ce n'est pas un métier que j'envierais que d'être charbonnier, car les charbonniers de La Rochelle et nous c'est la même chose. On me donne la goutte comme aux hommes, car je fatigue autant qu'eux.

Aujourd'hui dimanche, je finis ma lettre. Il y aura sans doute musique et danse. À bord d'un Anglais qui est près de nous, les matelots forment un bel orchestre. Il y a un accordéon, un piston, une grosse caisse, deux tambours et des castagnettes. Nous nous applaudissons mutuellement. C'est dommage qu'il n'y ait pas de navire français.

Caleta Buena (Chili), le 11 mars 1899

Depuis quinze jours nous sommes à Caleta Buena où nous avons fini notre déchargement et prenons notre chargement de salpêtre. Je ne sais pas encore où nous irons, nous n'avons pas encore reçu d'ordres. Nous partirons sans doute lundi en huit. Le déchargement s'est bien opéré et je ne suis pas fâché qu'il soit fini.

J'ai reçu avec plaisir les journaux d'Henri. Je les ai prêtés aux matelots qui ont été ravis des bonnes farces.

Il y a deux navires français, la *Psyché* et le *Général Mellinet*, un grand quatre-mâts allemand et un plus petit anglais. Lorsqu'un des navires qui sont sur rade a fini son chargement, on crie « Hip ! Hip ! Hip ! Hourrah ! » sur toute la rade en lui souhaitant bonne chance. Notre tour va bientôt arriver.

P.S. : Avant d'envoyer ma lettre, j'ai appris que nous allions à Ostende (Belgique). Nous serons rapatriés à Dunkerque. Nous partirons demain ou après-demain. Mon adresse sera désormais : Maison du Marin, Dunkerque, Nord.